

Avertissement sur la présente traduction

Il peut sembler à tout le moins curieux – pour ne pas dire *présomptueux* – d’offrir au lecteur une traduction de Montaigne plutôt qu’un texte original, éventuellement dans une orthographe modernisée. Mais pour le lecteur non averti, la lecture des *Essais* a bien souvent des airs de *pensum*. Qu’on le regrette ou non, la langue de Montaigne n’est plus la nôtre. Ce français latinisant du XVI^e siècle, mâtiné d’usages régionaux, au vocabulaire parfois exotique, à la graphie flottante et à la ponctuation capricieuse, est pour le lecteur d’aujourd’hui une langue faussement familière. Il lui suffit d’entrer dans le détail pour que la clarté première s’évanouisse et que la confusion règne. À suivre la lettre au plus près, il en perd alors l’esprit... Conscient d’ailleurs de l’évolution inévitable de la langue, Montaigne confiait écrire « pour peu de gens et pour peu d’années », et que, s’il avait estimé que son œuvre méritât de durer, c’est dans

une langue plus « ferme » que le français courant qu’il l’aurait composée. « Qui peut espérer, demandait-il encore, que sa forme actuelle soit encore en usage d’ici cinquante ans?¹ »

On peut trouver injustement sévère le jugement que Montaigne porte sur ses *Essais* et considérer *a contrario* qu’à certains égards ils n’ont pas pris une ride. Tel est bien l’apanage des chefs-d’œuvre que d’offrir sous une forme classique des propos d’une grande modernité. Mais suffit-il de voir en Montaigne un parfait *contemporain* pour que l’on *entende* ce qu’il a à dire? Les *Essais* ont beau être un monument de la littérature philosophique française, c’est en France que sa lecture est majoritairement réservée aux érudits. Ce n’est pas le moindre des paradoxes, en effet, que les lecteurs étrangers aient sur les lecteurs français cet avantage considérable d’accéder plus directement, par les traductions mêmes qu’on leur propose dans leur langue contemporaine, aux idées du philosophe.

Telle est donc l’ambition de la présente traduction : offrir au lecteur non averti une *expérience de lecture immédiate*, rendant accessibles les idées de Montaigne sans sacrifier (trop) la beauté et le rythme propre de l’écriture.

Pour ce faire, je m’en suis tenu à quelques principes : suivre au maximum le texte quand la

compréhension est aisée, et adopter des équivalents quand la clarté l'exige. En bien des endroits, en effet, le texte original présente des obscurités, leur interprétation impose de faire un choix, d'en trancher le sens quitte parfois à s'éloigner de la lettre du texte. C'est pourquoi j'ai choisi d'explicitement le titre même de l'essai « De la présomption », qui évoque spontanément au lecteur d'aujourd'hui aussi bien l'idée de la simple supposition que celle de la prétention ou de la suffisance. Le titre que je propose « Des idées que l'on se fait sur soi » prend le parti de situer d'emblée cet essai sous l'angle de la peinture du moi et de la nature inconstante du jugement. Autre exemple, quand Montaigne parle de son ami La Boétie, il écrit : « C'était vraiment un'ame pleine, et qui montrait un beau visage à tout sens ; un'ame à la vieille marque, et qui eust produit de grands effects, si la fortune l'eust voulu. » Je traduis : « C'était vraiment une âme pleine, et qui présentait un bel aspect à tout point de vue ; une âme à l'antique, et qui eût produit de grandes choses, si seulement le sort l'avait voulu². » Je me suis également gardé de traduire tel terme systématiquement par tel autre : là où Montaigne emploie uniformément le terme « ceremonie (cérémonie) », il m'a paru plus pertinent de traduire tantôt par « conventions » (au pluriel) (« Nous ne sommes que

conventions »), tantôt par « convenances » (« Les convenances nous défendent de parler des choses licites et naturelles »), une autre fois encore par « bienséance » (« Je me trouve ici entravé par les règles de la bienséance³ »).

J'ai aussi tâché d'abandonner les archaïsmes que, par un respect excessif, on s'honore habituellement de conserver : la fameuse « librairie » n'est autre que la « bibliothèque » (ce que le traducteur anglais a bien raison de traduire littéralement par *library*). J'ai toutefois conservé les unités de mesure de l'époque (« Caius Marius n'engageait pas volontiers de soldats qui ne soient hauts de six pieds » ; « Un homme qui pense à autre chose ne manquera pas, à un pouce près, de refaire toujours le même nombre et la même longueur de pas »), car il ne s'agit pas de faire des *Essais* un texte écrit hier ou ce matin.

Dans un souci de cohérence, j'ai choisi de donner directement en français moderne les citations qui émaillent le texte de Montaigne et de rejeter en note la version latine originale.

Sans doute les réticences à l'égard d'une traduction française de Montaigne témoignent-elles du rapport presque sacré que nous entretenons avec la culture, lequel oscille continuellement entre la

AVERTISSEMENT SUR LA PRÉSENTE TRADUCTION

révérence portée à ce qui *dure* et l'aspiration irrépressible au renouvellement, à la *création* à venir. Mais ce respect que nous inspirent les grandes œuvres ne devrait-il pas tenir bien plus aux trésors mêmes qu'elles recèlent qu'à leur seule qualité patrimoniale? Chacun sait que leur fréquentation régulière permet justement de les aborder sans craindre de manquer à leur sacralité. C'est l'idée simple qui anime le traducteur : permettre à un lecteur de *lire* un texte, de se l'approprier, d'en tirer à son tour les moyens d'une édification personnelle plutôt que de réduire l'œuvre à un objet de culte, qu'il convient de placer dans un reliquaire ou un musée. À ce compte, je préfère encore passer pour un vil profanateur que pour un triste antiquaire...

Christophe SALAÛN